

Daudet et la Bretagne. 1874

Introduction

Choisir comme sujet d'étude *La Bretagne dans l'œuvre d'Alphonse Daudet* semble à première vue un paradoxe. Aux yeux du grand public, Alphonse Daudet n'apparaît-il pas comme le type même du Méridional, comme l'auteur méridional par excellence? Si l'on ne se souvient que d'un seul livre dans toute son œuvre, on cite toujours *Les Lettres de mon moulin* que l'on considère volontiers comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature provençale, *Les lettres de mon moulin* étant à la prose ce que *Mireille* est à la poésie. Mais qui ne connaît aussi la fameuse trilogie des Tartarins — *Tartarin de Tarascon*; *Tartarin sur les Alpes*; *Port Tarascon* et l'inoubliable création du vantard méridional? *L'Arlésienne*, *Les Contes du lundi*, *Le Nabab*, *Les Rois en exil*, *Sapho* et surtout *Numa Roumestan*, l'étude la plus approfondie et la plus ambitieuse du romancier sur le caractère et les mœurs provençaux, autant d'ouvrages où la Provence joue un rôle prépondérant. Mais alors, dira-t-on, où trouver la Bretagne dans l'œuvre de l'écrivain? en admettant qu'on puisse la trouver, mérite-t-elle qu'on lui consacre une étude approfondie?

Répondons d'abord à la première question si elle occupe une place évidemment restreinte dans l'œuvre d'Alphonse Daudet, la Bretagne n'en existe pas moins: elle domine même dans un de ses romans, *Jack* — où n'apparaît pas la Provence; de plus le conte du Lundi intitulé *La Moisson au bord de la mer*, les *Souvenirs d'un homme de lettres* concernant *Les courses de Guérande* et *L'île de Houat* sont exclusivement consacrés à la Bretagne; par ailleurs, dans un certain nombre de romans — même méridionaux — se trouvent éparses des citations plus ou moins étendues évoquant la Bretagne. Venons-en maintenant à la seconde question: cette matière limitée mérite-t-elle qu'on s'y arrête? A notre connaissance, personne ne l'a jamais fait, et nous aurons au moins le mérite de l'originalité; mais, si aucun critique ne s'est attaché à étudier, si brièvement que ce soit la description de la Bretagne par Alphonse Daudet, c'est, nous semble-t-il, qu'on ne s'est jamais avisé, ou qu'on n'a jamais voulu s'aviser de l'existence même d'une telle description!

Et pourtant, il ne s'agit pas d'une peinture purement livresque, qui aurait été nécessairement conventionnelle et aurait pu à bon droit rebuter les critiques. Daudet nous a raconté lui-même, dans *Trente ans de Paris*, le voyage qu'il a eu l'occasion de faire en Bretagne pendant l'été de 1874 avec sa femme et son fils Léon. Peut-être a-t-il même fait un second voyage à l'été de 1875, c'est du moins ce qu'affirment les deux seuls biographes qui n'aient pas complètement passé sous silence le séjour d'Alphonse Daudet en Bretagne, en l'occurrence son fils Lucien et Georges Benoît Guyod.

Ainsi donc, quelle qu'ait été la durée de son séjour, le romancier a vu la Bretagne ou du moins une partie de la Bretagne, car, disons le tout de suite, grosso modo, la Bretagne chez Daudet ne va guère au-delà des départements de la Loire-Atlantique et du Morbihan. Comment l'écrivain a-t-il vu cette Bretagne, l'a-t-il décrite avec autant de précision et de talent que sa chère Provence, n'a-t-il parlé que de ce qu'il a réellement visité? Et surtout, dans quelle mesure ce Méridional par excellence a-t-il pu s'intéresser à une province à la fois si proche et si lointaine de sa Provence? Comme la Provence, en effet, la Bretagne possède des paysages caractéristiques, des êtres fortement individualisés, un folklore particulier, mais tous ces éléments sont autant de facteurs de différence que des facteurs de ressemblance dans la mesure où les paysages, les êtres, le folklore bretons n'ont pas grand'chose de commun avec les paysages, les êtres, le folklore provençaux. Et pourtant, Daudet n'a-t-il pas tenté de rapprocher les deux provinces en jugeant et en appréciant la Bretagne dont il ignorait tout, en fonction du Midi et par rapport au Midi qu'il connaissait beaucoup mieux? Telles sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre dans cette étude après avoir tenté d'apporter le maximum de précisions sur le ou les voyages d'Alphonse Daudet en Bretagne, nous étudierons en détail sa description de cette province en examinant successivement la peinture des habitats, des mœurs et des êtres et nous conclurons en essayant d'apprécier à sa juste valeur le tableau que l'écrivain a brossé de notre région.

1. Le(s) voyage(s) d'Alphonse Daudet en Bretagne

A - Prédécesseurs de Daudet

La Bretagne est à la mode au XIX^e siècle et avant Daudet comme d'ailleurs après lui, elle a été visitée et décrite par une foule d'écrivains qui, sans être bretons d'origine, avaient eu l'occasion de se rendre en Bretagne, pour une raison ou pour une autre et s'étaient laissé prendre au charme de notre pittoresque province. Balzac nous a dépeint la

presqu'île Guérandaise dans *Béatrix* et dans *Un drame au bord de la mer*, la région de Fougères dans *Les Chouans*; Mérimée nous a livré ses réflexions d'inspecteur général des monuments historiques dans ses *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*; Stendhal parle de la Bretagne en simple curieux dans ses *Mémoires d'un touriste*; Gustave Flaubert nous a laissé dans *Par les champs et par les grèves* le souvenir de sa longue randonnée bretonne en compagnie de son ami Maxime du Camp; Maupassant lui aussi a évoqué la Bretagne dans un article publié dans le Gaulois et intitulé *Le Pays des Korrigans*, article qu'il a d'ailleurs pris et complété dans *Au soleil*. Tels sont, pour ne citer que les plus connus, les principaux devanciers d'Alphonse Daudet.

Venons-en maintenant au séjour de notre auteur en Bretagne. Quelle fut l'occasion de son voyage? Comme l'avait fait Balzac qui avait situé *Un drame au bord de la mer*, dans la région de Guérande, comme venait de le faire Hugo dans *Quatre-vingt treize* publié justement en 1874, ouvrage qui lui permettait de brosser de larges fresques de Bretagne et de Vendée, Daudet voulait donner un cadre industriel local à la deuxième partie de son roman de *Jack*, qui devait nous transporter de l'enfance heureuse du héros à son adolescence malheureuse, en permettant aussi à l'écrivain de donner une étude sociale de l'ouvrier, un des milieux qu'il n'avait pas encore abordé à l'époque dans son œuvre. « Il me fallait un grand centre ouvrier du fer » (1) nous a confié le romancier dans *Trente ans de Paris* « mais j'hésitais entre le Creusot et Indret; le dernier me décida par la vie fluviale, la Loire et le port de Saint-Nazaire » (2). Heureux choix puisqu'il est à l'origine du voyage de l'écrivain en Bretagne et du même coup à l'origine de la description de la province! Alphonse Daudet, en effet, travailla toujours « d'après nature » selon sa propre expression: « D'après nature! Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. Comme les peintres conservent avec soin des albums de croquis où des silhouettes, des attitudes, un raccourci, un mouvement de bras ont été notés sur le vif, je collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers sur lesquels les remarques, les pensées n'ont parfois qu'une ligne serrée, de quoi se rappeler un geste, une intention, développés, agrandis plus tard pour l'harmonie de l'œuvre importante. A Paris, en voyage, à la campagne, ces carnets se sont noircis sans y penser, sans penser même au travail futur qui s'amassait là » (3). Où pourrait-on trouver meilleur commentaire sur la formation de ces fameux *Carnets Inédits* qui ne furent en effet publiés que longtemps après la mort de l'auteur — exactement en

(1) *Trente ans de Paris*, p. 271.

(2) *Ibid.*, p. 272.

(3) *Trente ans de Paris*, p. 301.

1931, or Daudet était mort en 1897 — en même temps que les notes les plus intimes sur la maladie qui le mina jusqu'à la mort, pendant près de vingt ans, notes intitulées en provençal *La Doulou*, c'est-à-dire la Douleur — ces deux ouvrages distincts étant réunis en un seul volume par André Ebner, dernier secrétaire de l'auteur.

Malheureusement ces *Carnets Inédits* ne contiennent qu'un seul extrait traitant de la Bretagne, et plus précisément de l'île de Houat, que nous examinerons plus loin. Pour connaître les différentes étapes du voyage en Bretagne, il faut nous contenter de deux ou trois pages assez vagues que le romancier a insérées à ce propos dans le chapitre consacré à Jack dans *Trente ans de Paris* et qui s'intitule justement : « *Histoire de mes livres, Jack* ». Nous nous servirons aussi des deux biographies mentionnés dans l'Introduction, bien qu'ils soient encore moins précis que Daudet lui-même et surtout bien qu'ils ne s'accordent pas avec ses propos puisqu'ils font état de deux voyages en 1874 et 1875, chaque fois pendant les trois mois d'été, sans que nous sachions quels sont ces trois mois. Lucien Daudet et Georges Benoit Guyod ne peuvent d'ailleurs préciser ce qui appartient à l'un ou à l'autre de ces voyages, mieux vaut donc s'en tenir au récit d'Alphonse Daudet en le complétant par ses écrits et se fier à la mémoire de l'écrivain quand il nous dit que Jack « fut l'occasion d'un voyage (en Bretagne) et de bien des courses pendant l'été de 1874 pour savoir dans quelle atmosphère, avec quels êtres j'allais faire vivre mon petit Jack » (4).

B - La Basse-Loire ou les descriptions dans Jack

« J'ai passé de longs moments dans l'île d'Indret, couru les halls gigantesques pendant le travail et aux heures plus impressionnantes du repos. J'ai vu la maison des Roudic avec son petit jardin. J'ai monté et redescendu la Loire, de Saint-Nazaire à Nantes, sur une barque qui roulait et semblait ivre comme son vieux rameur, très étonné que je n'eusse pas pris plutôt le chemin de fer à la Basse-Indre ou le vapeur de Paimbœuf. Et le port, les transatlantiques, les chambres de chauffe visitées en détail, m'ont fourni les notes vraies de mon étude » (5). C'est là tout ce que nous saurons sur le séjour de notre auteur en Basse-Loire, cela paraît bref, mais nous avons en germe toute la transposition littéraire dans le roman, pour les paysages, le fleuve et son estuaire, les ports de Nantes et de Saint-Nazaire, Indret et ses chantiers de constructions navales, pour les habitations, une maison ouvrière caractéristique, enfin pour les mœurs, la vie et le travail des ouvriers des forges.

(4) *Trente ans de Paris*, p. 272.

(5) *Ibid.*

C - Les descriptions en dehors de Jack

Heureusement Daudet a su profiter de ce voyage imposé par son travail pour visiter des régions, d'ailleurs voisines de la Basse-Loire, mais très pittoresques, qui lui ont fourni des descriptions faites pour elles-mêmes, minutieusement détaillées, où nous reconnaissons l'auteur des *Lettres de mon moulin*.

La presqu'île guérandaise.

Le romancier nous apprend lui-même, toujours dans *Trente ans de Paris*, qu'il s'était installé pendant son séjour en Bretagne dans une « petite auberge de Piriac » (6) petit port de pêche et modeste station balnéaire dans la presqu'île Guérandaise, que Daudet se contente curieusement de citer sans nous en donner même un croquis sommaire ; c'est de Piriac qu'il a rayonné dans toute la presqu'île, mais il n'a fait que mentionner « les clochers du Croizic (sic) et du bourg de Batz, Saillé, Le Pouliguen, Escoulac (7) », villages qu'il n'a d'ailleurs peut-être pas visités puisqu'il en parle « des tribunes du champ de courses, à Guérande, d'où le coup d'œil est merveilleux » (8). Guérande suffisait sans doute à retenir son attention et son tableau de cette petite ville « si pittoresque », sa description minutieuse des courses locales, son évocation des costumes du pays fournissent quelques-unes des plus belles pages de son œuvre bretonne. C'est toujours « des tribunes du champ de courses » qu'il évoque trop rapidement « les salines qui brillent et moutonnent au soleil dans les coupures luisantes des marais » (9). Croquis suggestif, certes, mais les marais salants, qui sont tout de même une curiosité de la presqu'île auraient mérité un long développement et nous aurions aimé savoir l'impression qu'éprouvait Daudet à la vue de « ce sol divisé en carrés inégaux de forme, tous encaissés par d'énormes talus de terre grise, tous pleins d'une eau jaunâtre » selon la description de Balzac dans *Béatrix*, Balzac qui, d'ailleurs, n'avait pas du tout apprécié, sauf au coucher du soleil, ces « marécages que l'on peut à bon droit nommer les écrouelles de la terre » (10). Mais Daudet, lui, s'est contenté des deux lignes citées pour esquisser les salines, et c'est dommage ! Nous avons dit qu'il n'avait pas décrit Piriac, mais il nous a brossé, de l'auberge où il avait pris pension avec sa femme et le petit Léon, un tableau très complet qui, par le biais de la transposition

(6) *Souvenirs*, lettres, p. 240.

(7) *Ibid.*

(8) *Trente ans de Paris*, p. 279.

(9) *Ibid.*

(10) Balzac : *Béatrix*, cité d'après Georges Tattevin. *Balzac au pays guérandais*.

littéraire, dépeindra partiellement la maison bretonne des Roudic, du moins pour l'intérieur: «... une petite auberge de Piriac, vraie auberge bretonne, blanche et carrée comme un dé au bord de l'immense Océan, avec sa grande chambre aux lits rustiques, dont un en armoire dans la muraille crépée à la chaux, la cheminée garnie d'éponges, d'hippocampes comme chez les Roudic, deux petites croisées fermées de cette barre transversale des pays de côte, l'une sur la jetée et l'infini de la mer, l'autre découvrant des vergers, un coin d'église et de cimetière aux croix noires, serrées et bousculées, comme si le roulis des vagues voisines et le vent du large secouaient jusqu'aux tombes de la population marine» (11). Notons au passage cette rapide évocation du cimetière de Piriac, qui ne diffère pas beaucoup de celui de l'île de Houat ou de celui du village morbihannais, descriptions qui seront étudiées au paragraphe suivant — et revenons à l'auberge: «Au-dessous de nous était la salle, un peu bruyante le dimanche soir, où l'on chantait de vieux airs du pays dont l'écho se retrouve dans mon livre». Quelquefois, quand le beau brigadier Mangin était là — mon Dieu, oui, le brigadier Mangin, je n'ai pas même changé son nom ni son grade — notre aubergiste permettait d'écarter les bancs et de faire une ronde (12). En effet le «brigadier aux douanes» Mangin apparaît bien dans *Jack*, c'est le futur de Zénaïde Roudic, il vient tout droit des fameux Carnets «où se rencontrent des noms propres que quelquefois je n'ai pu changer, trouvant aux noms une physionomie, l'empreinte ressemblante des gens qui les portent» (13). Observation très fine que Daudet a faite comme Maupassant et bien avant Marcel Proust, toujours à propos de sa méthode de travail.

Le Morbihan

Daudet lui-même ne nous a donné aucun détail sur son voyage dans le Morbihan, et nous sommes contraints de nous reporter uniquement à son œuvre et plus spécialement à la visite de l'île de Houat que nous complétons par cette citation extraite des *carnets inédits* dans sa sécheresse documentaire: «... Houat: Quelque chose à tirer de la vie dans cette île étrange. L'Hôtel infiltré d'odeurs infâmes, la petite place de l'Église à cinq heures du matin. Le bourg et ses deux ports à vingt minutes, l'un sur la grande mer «Port-Maria», l'autre sur le «Morbihan» à Port-Haliguen. La petite jetée, la maison jaune de l'aumônier, le gardien de phare» (14). Pour se rendre à Houat, Daudet nous dit qu'il a

(11) *Trente ans de Paris*, p. 279.

(12) *Ibid.* · ·

(13) *Trente ans de Paris*, p. 301.

(14) *Carnets inédits*, p. 157.

embarqué à Quiberon sur le bateau pilote et nous savons même que l'excursion s'est faite sous «une belle lumière d'été, égale et limpide» (15) et même un jour de régates dans la baie. C'est à propos de ce bateau-pilote que Lucien Daudet nous a conté cette anecdote, à vrai dire le seul détail intéressant dans les quelques pages qu'il a consacrées au séjour de son père en Bretagne : «A Quiberon, il avait naturellement fait la connaissance du chef-pilote du port, un nommé Madec, et grâce à lui s'était promené en mer avec Madame Daudet et le petit Léon, même par gros temps» (16). Le romancier lui-même nous confirme ce dernier détail quand il déclare que «la grosse mer n'effrayait pas plus mon petit Parisien que sa maman» (17). La citation de Lucien Daudet n'offrirait donc pas grand intérêt, si elle ne se terminait par cette conséquence inattendue du passage de son père à Quiberon : «Deux ou trois ans après, il avait fait décorer Madec, qui ne comptait plus ses sauvetages, si bien que vingt-cinq ans plus tard Madec parlait de lui comme d'un demi-dieu, d'un Triton légendaire ou d'un Neptune tout-puissant que l'on croyait mort, mais sans doute ne l'était pas» (18). Et Lucien Daudet affirme avoir cité cet exemple non seulement pour montrer la bonté proverbiale de celui qui voulait être un «marchand de bonheur» mais aussi parce que c'était là un témoignage «du souvenir excellent que son père avait gardé de sa visite à Quiberon». En tout cas, et il faut le regretter, nous ne savons même pas si Daudet a parcouru la ville et la fameuse côte sauvage. — sur laquelle il a sans doute observé la récolte du goémon, mais on pourrait la situer aussi en presque île guérandaise, dans la région de Saint-Marc-sur-Mer — nous ne savons surtout pas l'itinéraire qu'il a emprunté pour se rendre de Piriac ou de Guérande à Quiberon.

La seule vue d'ensemble de la côte morbihannaise ne dépasse guère le stade de la simple énumération et c'est normal, car même «par ce temps clair qui rapproche les côtes» il est difficile de croire que le romancier voyait tout ce qu'il cite avec enthousiasme — d'autant plus qu'il était affligé d'une forte myopie — il se contente sans doute de reprendre à son compte les indications du fameux Madec. «Par ce temps clair qui rapproche les côtes, le coup d'œil est admirable. Voici le clocher du Croisic; celui du Bourg de Batz à dix ou douze lieues de mer — environ une soixantaine de kilomètres — et toute la dentelure du Morbihan, Saint-Gildas de Rhuys, les rivières de Vannes et d'Auray,

(15) Lucien Daudet: *Vie d'A. Daudet*, p. 117.

(16) Lucien Daudet: *Vie d'A. Daudet*, p. 117.

(17) *Trente ans de Paris*, p. 275 (A. Daudet).

(18) Lucien Daudet: *Vie d'A. Daudet*, p. 118.

Locmariaquer, Plouharnel, Carnac, le bourg de Quiberon et les petits hameaux qu'il éparpille tout le long de la presqu'île. Du côté opposé, la ligne sombre de Belle-Isle se prolonge vers la mer sauvage, et les maisons du Palais reluisent dans une éclaircie» (19).

II - Les villes et l'habitat

A - Les villes et les villages

Alphonse Daudet nous a fourni non seulement des impressions détaillées et profondément vécues de la campagne bretonne, mais il nous a campé avec non moins de précision et de talent un certain nombre de villes et de villages de Loire-Atlantique et du Morbihan, uniquement d'ailleurs, et il faut lui en savoir gré, ceux qu'il avait eu l'occasion de visiter au cours de son voyage en Bretagne.

Indret.

Voici le premier contact de Jack et du lecteur avec l'île d'Indret où le jeune homme va devenir apprenti à l'usine métallurgique :

— «Et Indret? Où est-ce? demanda Jack.

— Là. Cette île en face de nous.

Dans le brouillard d'argent qui enveloppait l'île, Jack voyait confusément de grands peupliers en files et de longues cheminées d'où montait une épaisse fumée noire, étalée, répandue, qui salissait le ciel au-dessus d'elles» (20). Détails visuels que viennent compléter des notations auditives: «En même temps, Jack entendait un vacarme retentissant, des coups de marteau sur du fer, sur de la tôle, des bruits sourds, d'autres plus clairs, diversement répercutés par la sonorité de l'eau, et surtout un ronflement continu, perpétuel, comme si l'île eût été un immense steamer arrêté et grondant, activant ses roues à l'ancre et son mouvement dans l'immobilité» (21). Après avoir apprécié cette comparaison tout à fait justifiée pour une usine de constructions métallurgiques destinées à la marine, précisons encore le tableau: «A mesure que la barque approchait... l'enfant distinguait de longs bâtiments aux toitures basses, aux murailles noircies, s'étendant de tous les côtés avec une platitude uniforme, puis, sur les bords du fleuve, à perte de vue, d'énormes chaudières alignées, peintes au minium et dont le rouge

(19) *Souvenirs lettres*, p. 252.

(20) *Jack*, t. I, p. 289.

(21) *Ibid.*

éclatant faisait un effet fantasque» (22). Spectacle grandiose très révélateur du tempérament de l'écrivain par ce mélange de réalisme et d'idéalisme que nous notons ici, mais que nous aurons souvent l'occasion de rencontrer au cours de cette étude. Le romancier s'attarde sur ces usines, qu'il nous décrit longuement, toujours par l'intermédiaire de son héros, dans les deuxième et troisième chapitres de cette seconde partie du roman, qui s'intitulent respectivement l'Etou et les Machines; mais il serait difficile d'en extraire des citations caractéristiques de longueur convenable; or, on ne peut guère morceler de vastes fresques comme la description d'un atelier ou le lancement d'un navire; et d'ailleurs, la description des usines d'Indret ne peut entrer vraiment dans le cadre de cette étude puisqu'elle ne présente rien de typiquement breton; Daudet reconnaissait lui-même, que, malgré une documentation minutieuse prise sur les lieux, ces usines d'Indret ne différaient pas beaucoup des chantiers de constructions navales du Havre ou... des ateliers métallurgiques du Creusot!!

Quittons donc les usines et suivons plutôt Jack dans la ville, ou mieux l'embryon de ville «par une longue allée de très beaux arbres qui bientôt se changea en une rue de petite ville bordée de maisons blanches, propres et toutes pareilles» (23).

«A cette heure, tout était silencieux, la vie et le mouvement concentrés dans l'usine; et sans le linge qui séchait aux fenêtres, des pots de fleurs rangés près des vitres, un cri d'enfant, la cadence d'un berceau sortant de quelque porte entr'ouverte, on aurait pu croire le quartier inhabité» (23 bis). Description naturaliste qui choisit de petits faits significatifs pour créer une atmosphère: comme l'a très bien vu Alexander Kruglikoff, Daudet «excelle à donner l'impression de l'ensemble par la multiplicité et la précision du détail particulier» (24). Dans ce tableau d'un quartier industriel, aucun détail n'apparaît particulièrement breton, mais pouvait-on faire mieux? De nos jours encore, Indret présente l'aspect sous lequel Daudet l'a décrit. Un seul endroit pittoresque: «à l'extrémité ouest de l'île subsiste l'ermitage de saint Hermeland, datant du VII^e siècle, qui aurait été bâti par saint Martin de Vertou» (25). C'est justement là que les dimanches d'été, Jack, comme autrefois Chateaubriand à Saint-Malo ou comme Daudet lui-même dans ses fameux «cagnards» (creux de rochers) de Provence et par

(22) *Jack*, t. I, p. 289.

(23) *Ibid.*, p. 290.

(23 bis) *Ibid.*

(24) A. Kruglikoff: *A. Daudet et la Provence*, p. 103.

(25) Guide bleu: *Bretagne*, p. 473.

exemple à l'île des Sanguinaires, vient lire, rêver, «bêr aux lointains bleuâtres» (26). Voici le tableau très évocateur et rempli d'une réelle poésie que nous a brossé le romancier. «Il y a à la pointe extrême de l'île une vieille tour à moitié ruinée qu'on appelle la tour de saint Hermeland et qui a l'air d'une logette de guetteur du temps des invasions normandes. C'est au pied de cette tour, dans quelque creux de roche, que l'apprenti se blottissait, son livre ouvert sur les genoux, le bruit, la magie, l'étendue de l'eau devant lui. Le dimanche sonnait toutes ses cloches dans l'air, chantant la halte et le repos. Des bateaux passaient au large, et de place en place, très loin de lui, des enfants se baignaient avec des cris, des rires... Alors il s'interrompait, restait là à rêver, à s'éparpiller aux clapotements de l'eau sur les pierres, au mouvement régulier des flots descendants» (27). Eclatante variété du génie d'Alphonse Daudet qui nous transporte sans difficulté aucune et sans effort apparent de la description franchement naturaliste des maisons ouvrières à cette harmonie toute romantique entre l'adolescent et la nature.

Saint-Nazaire :

Jack n'«entendant rien à la mécanique» (28) et n'ayant pas le «don» pour faire un bon ouvrier ne peut rester à Indret : il change donc de métier et se rend à Saint-Nazaire par le fleuve pour s'embarquer comme chauffeur à bord d'un transatlantique : c'est l'occasion habilement suscitée par le romancier pour nous faire voir avec son héros l'estuaire de la Loire et le port : «Là-bas, sur la droite, avec ce resserrement de tous leurs toits que les ports de mer présentent entre les roches, Saint-Nazaire s'avancait au bord des îlots, son clocher en vigie sur la hauteur, sa jetée continuant la rue jusqu'au large» (29). Première partie où se sent l'observation vécue et précise, mais où n'apparaît guère l'imagination artistique de l'écrivain qui transfigure la réalité en donnant aux choses cet aspect fantastique, presque irréel, en tout cas sûrement idéalisé que nous trouvons dans cette deuxième partie : «Entre les maisons, des mâts se dressaient, se croisaient, mêlés de loin les uns aux autres et si serrés qu'on eût dit qu'un seul coup de vent avait poussé ce paquet de vergues dans l'abri du port. En approchant tout s'espaça, se sépara, s'agrandit» (30). Sur le plan proprement stylistique, remarquons l'art de l'écrivain à traduire surtout par le rythme, en particulier dans la dernière phrase, cette impression de flou devenant

(26) Chateaubriand (*Mémoires d'Outre-Tombe* - Livre 1).

(27) *Jack*, t. I, p. 316.

(28) *Ibid.*, t. II, p. 450.

(29) *Ibid.*, p. 452.

(30) *Jack*, t. II, p. 452.

progressivement de plus en plus nette, après mise au point de « l'objectif » : cette comparaison empruntée à la photographie est tout à l'avantage de notre auteur.

Nantes :

Un jour, entraîné par de mauvais compagnons, Jack se rendra à Nantes « pour tirer une vraie bordée » (31) et nous assistons à une curieuse description de la ville par le jeune homme « dans les fumées de l'ivresse ». Peu avant Nantes, voici, filant le long des rives, « Châtenay un grand faubourg de Nantes, usinier et sombre, avec des hangars alternés de guinguettes ou de pauvres jardins noircis de pluie et de fumée » (32). Légère erreur sur le nom, puisqu'il s'agit de Chantenay, mais l'impression d'ensemble qui se dégage de cette banlieue industrielle (aujourd'hui rattachée à Nantes) est bien traduite, malgré la brièveté de cette esquisse. Voici maintenant cette étrange description de Nantes, par moments fantastique et même hallucinatoire, mais il est malaisé de séparer l'imaginaire du réel : d'ailleurs, pour bien juger de cette peinture, il faut se souvenir que Jack n'est pas dans son état normal, comme l'écrivain le souligne plusieurs fois : « On entrait dans Nantes. Le patron amena la voile et prit les rames pour se guider plus sûrement dans l'encombrement tumultueux du port. Jack voulut se lever pour jouir du coup d'œil ; mais il fut obligé bien vite de s'asseoir tout étourdi... Tout tournait autour de lui. De vieilles maisons sculptées, à balcons de pierre, se mêlaient à des mâts de navires, les poursuivaient, les engloutissaient, disparaissaient elles-mêmes remplacées par des voiles grandes tendues, des tuyaux noirs et fumants, des coques luisantes, rouges ou brunes. A l'avant des vaisseaux, sous les beauprés, des figures pâles, élancées et drapées, montaient et descendaient au mouvement des vagues et, parfois, ruisselantes d'eau, avaient l'air de pleurer de fatigue et d'ennui. Du moins Jack se figurait cela » (33).

Une fois débarqué, il ne sait trop comment d'ailleurs, notre héros « s'achemine sur un quai interminable, longé d'une voie ferrée, encombré de marchandises de toutes sortes qu'on est en train de charger ou de débarquer, ce qui fait à chaque pas des obstacles, des passerelles à enjamber. Il trébuche dans des balles de coton, glisse sur des tas de blé, se cogne aux angles de caisses, respire partout où il passe des odeurs violentes ou fades d'épices, de café, de graines ou d'essences » (34).

(31) *Ibid.*, p. 383.

(32) *Ibid.*, p. 385.

(33) *Jack*, t. II, p. 386.

(34) *Ibid.*, p. 387.

Une fois encore, nous avons l'occasion de remarquer que ce qu'il y a de meilleur dans les descriptions de Daudet, c'est le plus souvent sa façon de créer ou de rendre l'atmosphère, en l'occurrence cette ambiance cosmopolite fortement imprégnée d'exotisme qu'il nous fait ressentir et pour ainsi dire partager avec son héros.

Guérande :

Guérande avait déjà fourni à Honoré de Balzac la matière d'une belle description au début de *Béatrix*, mais Guérande vue par Daudet pourrait suffire à illustrer son talent comme écrivain breton et même comme écrivain tout court ; sa description de la petite ville bretonne « si pittoresque » comme il le reconnaît lui-même, n'est pas inférieure à celles qu'il a données, par exemple, d'Avignon dans *Sapho* ou de Tarascon dans *Tartarin sur les Alpes*, et qui sont dans toute les mémoires. Il faut citer intégralement ce véritable morceau d'anthologie trop peu connu : « Et d'abord arrêtons-nous un peu dans cette charmante et rare petite ville de Guérande, si pittoresque avec ses anciens remparts flanqués de grosses tours et ses fossés remplis d'eau verte » (35). La description de l'écrivain reste toujours valable car Guérande a conservé presque tous ses remparts, datant du XV^e siècle, et le pied de ceux-ci baigne dans des fossés à l'eau dormante, couverts de lentilles d'eau et de roseaux (36). Notre auteur ne se contente d'ailleurs pas d'une simple esquisse extérieure, il entre dans la ville, entrons-y avec lui : « Dès que vous vous engouffrez sous la poterne basse et ronde où les grelots des chevaux de poste sonnent joyeusement, vous entrez dans un nouveau pays, dans une époque vieille de cinq cents ans — détail curieux, Balzac ne parlait que de quatre cents ans — Ce sont des portes cintrées, ogivales, d'antiques maisons irrégulières dont les derniers étages surplombent les plus bas avec des lignes dans la pierre, des ornements frustes et rongés » (37).

« Dans certaines ruelles silencieuses s'élèvent de vieux manoirs aux hautes fenêtres éclairées de vitres étroites. Les portes seigneuriales sont fermées, mais entre leur ais disjoints on aperçoit le perron envahi de verdure, des touffes d'hortensias à l'entrée, et la cour pleine d'herbe, où quelque puits effrité, quelque débris de chapelle met encore un amas de pierres et de vertes floraisons. Car c'est là le caractère de Guérande, une ruine coquette et toute fleurie » (38). Etonnant tableau criant de vérité,

(35) *Souvenirs lettres*, p. 235.

(36) *Guide bleu: Bretagne*, p. 500.

(37) *Souvenirs lettres*, p. 236.

(38) *Ibid.*, p. 236.

véritable morceau où rien ne manque, pas même le brillant trait final : « une ruine coquette et toute fleurie ». Mais le romancier ne s'arrête pas là, suivant une habitude qui nous est désormais familière, il nous livre aussi cette atmosphère morne d'une petite ville qui ne s'anime que le samedi, jour de marché, et les jours de fête.

En temps ordinaire « un silence rêveur habite là. Il rôde autour de cette église du XIV^e siècle, où des marchandes de fruits abritent leurs éventaires et tricotent sans parler. Il plane sur ces promenades désertes, ces fossés d'eau dormantes, ces rues calmes que traverse de temps en temps une pastoure conduisant sa vache, pieds nus, le corsage serré d'une corde et la coiffe de Jeanne d'Arc » (39). Cette extraordinaire impression de silence, déjà quelque peu idéalisée, nous prépare à la dernière vision que nous emportons de la ville transfigurée de façon féérique la nuit et par l'imagination poétique d'Alphonse Daudet : « Les vieux manoirs se referment et les broussailles fleuries qui garnissent les remparts semblent dans la nuit grandir, se rejoindre, se confondre, comme sous la baguette des fées, les buissons enchantés qui entouraient le château de la Belle au bois dormant » (40).

Les villages :

Pour bien connaître une région, il ne faut pas se contenter de visiter les villes, on doit aussi parcourir la campagne et Daudet, nous l'avons vu plus haut, n'y a pas manqué et s'arrêter dans les hameaux, les bourgs, les villages. Voici quelques descriptions de villages assez différentes les unes des autres, mais toutes fort suggestives et authentiquement bretonnes :

Tout d'abord le village de l'île de Houat : « Enfin, dans un pli du sol, abrité des ouragans et des embruns de mer, le village se découvre avec ses toits bas et pauvres serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent et séparés non pas par des ruelles, dont la ligne droite livrerait passage à la tempête, mais par des carrefours, de petites places capricieusement ménagées qui, dans le mois où nous sommes, servent d'aire pour le battage de la moisson » (41). L'écrivain a bien senti et traduit ce groupement des maisons dans un espace restreint, non seulement parce que la place est limitée, mais surtout parce qu'il faut lutter contre cet ennemi incessant en bordure de mer, le vent. Mais Daudet va toujours jusqu'au cœur de la réalité la plus intime en s'efforçant de nous rendre l'atmosphère par un procédé qui lui est

(39) *Souvenirs lettres*, p. 237.

(40) *Ibid.*, p. 246.

(41) *Souvenirs lettres*, p. 254.

cher : un rapprochement ou une comparaison avec le Midi qu'il connaît beaucoup mieux : « Tel qu'il est, ce pauvre village morbihannais vous fait penser à quelque douar africain, c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe d'êtres au milieu d'une immense étendue : de plus les portes sont basses, les fenêtres étroites, nulles même sur les murs regardant la mer. On sent bien la misère en lutte contre les éléments ennemis » (42). Page qui nous éclaire non seulement sur la pauvreté de ce petit village, mais aussi et surtout sur deux qualités maîtresses du tempérament d'Alphonse Daudet, ce don de sympathie et d'émotion envers les humbles, si caractéristiques de la sensibilité du romancier.

Après ce village assez pauvre, situé à l'île de Houat, mais à l'intérieur des terres, voici un village morbihannais du bord de la côte, tout aussi pittoresque, mais respirant la prospérité : « Nous étions arrivés ainsi dans un petit village vieux et rustique, aux rues sombres, étroites à la façon des rues algériennes — notons, encore une fois, cette comparaison méridionale — encombrées de fumiers, d'oies, de bœufs, de pourceaux... Le village s'avance, se dresse au bord du quai la jetée continuant la rue jusqu'au bord d'un petit port où sont amarrées quelques barques de pêche » (43). Après avoir noté que le romancier avait tracé le même croquis du port de Saint-Nazaire avec « sa jetée continuant la rue jusqu'au large » (44), revenons à la description du village : « L'église dresse son clocher en vigie près des flots, et, autour d'elle, dernière limite de ce coin de terre, le cimetière met des croix penchées, des herbes folles et son mur bas tout effrité où s'appuient des bancs de pierre » (45). Une fois de plus, une peinture prise sur le vif, l'église entourée du cimetière, et la place de l'église où se concentre toute l'animation du bourg.

Il faut insister un peu sur le tableau du cimetière, car les cimetières bretons ont beaucoup frappé Daudet qui s'est montré sensible, et nous n'en sommes pas surpris, à la couleur locale simple et rustique, et d'ailleurs très pittoresque, des lieux. Déjà, en visitant le village de l'île de Houat, il avait jeté un coup d'œil « au petit cimetière, inculte, silencieux, dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure » (46). Mais voici une esquisse plus détaillée

(42) *Ibid.*, p. 256.

(43) *Contes du Lundi*, p. 329.

(44) *Jack*, t. II, p. 452.

(45) *Contes du Lundi*, p. 330.

(46) *Souvenirs lettres*, p. 259.

du cimetière de ce village morbihannais: «Le mot de cimetière a quelque chose d'effrayant, mais l'endroit, si vous le voyiez, ne vous effraierait pas. Pas de buis, ni d'ifs, ni de marbres; rien de convenu, ni de solennel. Seulement des croix dressées où les mêmes noms se répètent plusieurs fois comme dans tous les petits pays dont les habitants sont alliés — remarquons au passage ce détail onomastique finement observé — l'herbe haute partout pareille, et des murs si bas que les enfants y grimpent dans leurs jeux et que, les jours d'enterrement on voit du dehors l'assistance agenouillée» (47). Daudet a-t-il eu l'occasion d'assister lui-même à un enterrement au cours de son séjour en Bretagne? c'est peu probable, mais il s'est certainement informé auprès des gens du pays et tout spécialement auprès des «vieux qui viennent s'asseoir sur les bancs de pierre, au pied des petits murs du cimetière, pour filer ou dormir entre l'enclos inculte et silencieux et l'éternité voyageuse de la mer» (48). Ces quelques lignes au rythme évocateur, suffisent à notre auteur pour rendre cette atmosphère, d'une grandeur un peu fruste.

Et voici pour ainsi dire un troisième village il s'agit en réalité du précédent transformé par la nuit, procédé qui permet à l'auteur de donner libre cours à son imagination «Dix heures sonnent, on se sépare. Chacun rentre chez soi par les ruelles du village d'un aspect étrange en ce moment. Les marches ébréchées des escaliers extérieurs, les coins de toit, les hangars ouverts où la nuit entre toute noire et compacte, se penchent, se contournent, se tassent. On longe de vieilles murailles frôlées de figuiers énormes; et pendant qu'on écrase en marchant la paille vide du blé battu, l'odeur de la mer se mêle au parfum chaud de la moisson et des étables endormies» (49). Réussite exceptionnelle qui s'explique par les qualités maîtresses du tempérament d'Alphonse Daudet, justesse de l'observation qui n'exclut cependant ni l'imagination, ni la fantaisie et surtout ce merveilleux don du style.

B - Les Habitations

Variété et précision, tels sont les deux traits dominants des peintures qu'Alphonse Daudet nous a laissées des habitations en Bretagne qu'il s'agisse du château de la direction des usines d'Indret, des vieux manoirs de Guérande, des chaumières du Morbihan, des maisons ouvrières de la Basse-Loire ou du phare de la Teignouse.

(47) *Contes du Lundi*, p. 339.

(48) *Ibid.*, p. 335.

(49) *Contes du Lundi*, p. 336.

Le château de la direction :

Nous savons que Jack est venu se faire embaucher aux usines d'Indret ; il lui faut d'abord être présenté au directeur : le voici accompagné du « père Roudic » arrivant à la direction : « Tout à coup ils se trouvèrent en face d'un ancien château du temps de la Ligue, sombre, flanqué de grosses tours, et dont les briques noircies par la fumée de l'usine, avaient perdu leur éclat primitif. Nous voici à la direction, dit Roudic » (50). Description exacte à un détail près : « ce château a été fondé, en réalité, au XI^e siècle, mais il a été en partie reconstruit par le duc de Mercœur au temps de la Ligue » (51) ce qui explique et excuse la légère erreur de Daudet.

Nous n'avons que cette seule esquisse comme description de château breton dans l'œuvre de Daudet et elle ne peut évidemment pas se comparer aux splendides peintures, extérieures et intérieures, des châteaux provençaux de Montauban, Saint-Romans, Castellet, que nous trouvons dans *Trente ans de Paris*, *Le Nabab* et *Sapho*.

Les vieux manoirs de Guérande :

Mais l'évocation des « vieux manoirs aux hautes fenêtres éclairées de vitres étroites qui s'élèvent dans certaines ruelles silencieuses » (52) (de Guérande) est beaucoup plus poussée car notre auteur nous indique la condition et la classe sociale des propriétaires : « Parfois, au-dessus d'un marteau usé et vénérable, des panonceaux d'huissier ou de notaire s'étaient bourgeoisement ; mais, le plus souvent, ces anciennes demeures ont gardé leur cachet aristocratique, et, en cherchant bien, on retrouverait quelques grands noms de Bretagne enfouis dans le silence de ce petit coin, qui est à lui seul tout un passé » (53).

Les chaumières du Morbihan :

Daudet n'a pas négligé de nous décrire les simples demeures des humbles, celles des paysans et des ouvriers bretons : il y découvre un charme, un pittoresque tout particuliers et dans les courts tableaux qu'il nous en a laissés, il nous les fait pleinement sentir ; il a même compris, en particulier que les chaumières bretonnes, aux formes basses et trapues étaient ainsi conçues pour mieux résister au vent et il l'a noté, par exemple, dans ce bref croquis simple et précis où il se limite, volontairement à l'essentiel : « Les maisons ressemblaient à des

(50) *Jack*, t. I, p. 292.

(51) *Guide bleu: Bretagne*, p. 473.

(52) *Souvenirs lettres*, p. 236.

(53) *Ibid.*, p. 237.

huttes avec leurs portes basses, ogivales, encerclées de blanc, marquées de croix à la chaux, et leurs volets assujettis par cette longue barre transversale qu'on ne voit que dans les pays de grand vent» (54). Nous avons déjà vu cette lutte contre le vent dans la disposition même du village de l'île de Houat, où «les toits bas et pauvres sont serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent» (55).

Les maisons ouvrières de la Basse-Loire :

Leur aspect extérieur, monotone et peu pittoresque, n'arrête pas longtemps le romancier : «des maisons blanches, propres et toutes pareilles» (56). Par contre Daudet va s'attarder sur l'intérieur d'une de ces maisons, celle des Roudic, où logera Jack pendant son apprentissage à Indret. C'est la seule description d'intérieur breton dans toute l'œuvre de l'écrivain avec celle de l'auberge de Piriac, dont la maison des Roudic est partiellement la transposition littéraire (ce qui n'enlève rien à son exactitude) à cette peinture minutieusement décrite à la façon des Naturalistes. Pénétrons d'abord dans le petit jardin attenant à la maison : «desséché, brûlé, plein de légumes montés et de fleurs en graines» (57), et examinons avec Jack les alentours de la maison : «d'autres jardins tout pareils, séparés seulement les uns des autres par des treillages s'étendaient tout le long d'un petit bras de la Loire qui semblait comme la Bièvre de ce coin-là, bordé de linge étendu, de filets qui séchaient, de chanvre en train de rouir, et traînant les débris de tous ces ménages d'ouvriers» (58). Citation d'un réalisme cru que l'on croirait plutôt extraite d'un roman de Zola, d'un réalisme encore accentué par la comparaison qui par exception n'en se rapporte pas à la Provence — avec la Bièvre, petite rivière de Seine-et-Oise à l'aspect peu engageant, qui finit par se jeter dans l'égout collecteur à Paris. Nous sommes bien loin de la description si poétique de l'estuaire de la Loire. Mais il est temps de visiter la maison : «Elle n'était pas grande et se composait d'un rez-de-chaussée coupé en deux pièces, dont l'une s'appelait «la salle», embellie d'un fauteuil et de quelques gros coquillages sur la cheminée. En haut se retrouvait la même disposition» (59), le tableau d'ensemble apparaît vraiment sommaire et même assez superficiel ; mais l'écrivain a su apporter les retouches nécessaires pour

(54) *Contes du Lundi*, p. 329.

(55) *Souvenirs lettres*, p. 254.

(56) *Jack*, t. I, p. 290.

(57) *Ibid.*, p. 298.

(58) *Jack*, t. I, p. 298.

(59) *Ibid.*, p. 303.

préciser et compléter son tableau: ainsi à l'occasion de la lecture dominicale en famille, qui se fait justement dans la «salle», le romancier nous campe cette fois une description détaillée de la pièce: «une grande pièce ornée de cartes marines pendues au mur, d'une vue de Naples fortement coloriée, d'énormes coquillages, d'éponges durcies, de petits hippocampes desséchés, de tous ces accessoires exotiques que la mer voisine, les arrivages de bateaux déversent là-bas dans les intérieurs modestes. Des guipures faites à la main sur tous les meubles, un canapé et un fauteuil en velours d'Utrecht complétant ce luxe relatif» (60). Le bric-à-brac assez hétéroclite est en réalité un trait de couleur locale fort bien observé, très caractéristique de la décoration dans bon nombre d'humbles maisons bretonnes; tout comme «ces grands rideaux de mousseline blanche qui sont la parure de toutes les maisons bretonnes, avec quelques bouquet, un pot de basilic ou de giroflée rouge sur l'appui de la croisée» (61). Sur ce point encore, la notation relève de la plus scrupuleuse exactitude, malgré la généralisation tout de même trop absolue. Si la lecture du dimanche a permis au romancier de décrire la «salle», c'est à l'occasion du mariage de Zénaïde qu'il nous fait entrer avec Jack dans la chambre de celle-ci pour admirer les cadeaux offerts à la future mariée; mais il en profite pour dépeindre la chambre, sans négliger pour autant de jeter un coup d'œil à la pièce voisine, la chambre des parents ce qui nous vaut ce croquis un peu vieillot. «Pas de papier aux murs, une couche de chaux souvent renouvelée, de grands lits à baldaquins avec des rideaux de vieille perse à ramages, roses, bleu tendre, ornés de franges à boules» (62). A vrai dire, seule la chambre de Zénaïde est vraiment bretonne: «Dans la chambre de Zénaïde, le lit était une espèce de placard ouvert dans la muraille, à l'ancienne mode bretonne. Une armoire en chêne sculpté et ferrée, des images de sainteté accorchées partout avec des chapelets de toutes sortes, en ivoire, en coquilles, en graines d'Amérique, composaient l'ameublement. Dans un coin, un paravent à grandes fleurs dissimulait l'échelle qui montait à la soupenette de l'appenti et formait un petit étage ambulant et tremblant» (63). Aucune fausse note dans cet ensemble parfait sur le plan de la couleur locale avec ce lit clos que Daudet évoque aussi pittoresquement que celui de l'auberge de Piriac: «un lit en armoire dans la muraille crépie à la chaux» (64) sans le

(60) *Jack*, t. I, p. 321.

(61) *Jack*, t. I, p. 318.

(62) *Ibid.*, p. 303.

(63) *Ibid.*, t. II, p. 304.

(64) *Trente ans de Paris*, p. 274.

nommer, d'ailleurs, avec cette solide armoire de chêne aux ornements soulignés par des clous, et surtout avec les objets révélateurs de la piété populaire bretonne.

Le phare de la Teignouse :

Pour être complets, il nous reste à examiner un genre d'habitations assez particulières qu'Alphonse Daudet a toujours beaucoup aimées, les phares, endroits merveilleux pour les amateurs de pittoresque, de solitude, d'émotions fortes...

Et pourtant, malgré son amour maintes fois affirmé pour les phares, notre auteur ne nous a laissé que deux descriptions qui soient suffisamment étoffées et vraiment caractéristiques: la plus fouillée, celle du *phare des Sanguinaires* (65), sur la côte corse, à l'entrée du golfe d' Ajaccio, est trop connue pour qu'il soit besoin d'insister (66), l'autre description, pratiquement ignorée, beaucoup moins détaillée que la première, mérite cependant de retenir notre attention, non seulement parce qu'elle concerne un phare breton, celui de la Teignouse, que Daudet a vu au cours de son excursion à l'île de Houat, mais aussi en raison de son caractère documentaire sur la vie des gardiens de phare. Voici cet étonnant tableau dans son intégralité: «En passant, nous longeons le phare de la Teignouse, perché sur un rocher, et quoique la vitesse (du bateau) soit très grande, nous avons une vision très nette du récif et des deux vies humaines qui s'y abritent. Au moment où nous passons, l'un des gardiens, sa blouse toute gonflée par le vent, descend la petite échelle de cuivre à pic sur l'ilot et qui sert d'escalier extérieur ». Son compagnon, assis dans un creux de roche, pêche mélancoliquement, et la vue de ces deux silhouettes si menues dans l'étendue environnante, la maçonnerie blanche du phare, sa lanterne blafarde à cette heure, les poids de la grosse cloche à vapeur qui sonne par les nuits de brume, tous ces détails entrevus suffisent à nous donner une impression frappante de cet exil en pleine mer et de l'existence des gardiens enfermés, pendant des semaines, dans cette tourelle de tôle sonore et creuse où la mer et le vent répercutent leur voix avec une férocité si grande, que les hommes en sont réduits à se crier dans l'oreille pour se faire entendre l'un de l'autre» (67).

Selon son habitude, l'écrivain unit la description, précise et pittoresque, et ses réflexions personnelles, d'autant plus intéressantes ici

(65) *Souvenirs lettres*, p. 258.

(66) *Lettres de mon moulin*, p. 95-104.

(67) *Souvenirs lettres*, p. 250.

qu'il a lui-même ressenti, au phare des Sanguinaires, cette impression « d'exil en pleine mer ».

Conclusion

La description des paysages bretons par Alphonse Daudet se limite, comme nous l'avons remarqué aux départements de la Loire-Atlantique, et du Morbihan, et encore le romancier n'a-t-il pas tout décrit de ces départements : mais on ne saurait demander à Alphonse Daudet l'exactitude géographique d'un Michelet ; dans l'ensemble, il faut reconnaître que, par des moyens très variés, depuis les rapides croquis, brefs, précis, évocateurs et les esquisses plus poussées, jusqu'aux longs tableaux où se mêlent réalisme et idéalisme, ces deux tendances profondes du tempérament de l'écrivain, Alphonse Daudet nous a laissé de la Bretagne, limitée à ce que nous avons dit, une peinture caractéristique assez précise.

III - Les êtres

C'est Jules Lemaître qui remarquait que « Zola excelle à donner aux choses comme le frémissement de cette âme dont il retire une partie aux hommes ». Une telle citation pourrait s'appliquer partiellement à Daudet, non à la peinture des Méridionaux qui reste véridique au fond, malgré le dessin souvent appuyé ou même caricatural, mais bien à la description des Bretons qui apparaît très incomplète et vraiment superficielle malgré quelques détails précis, quelques observations d'ensemble assez justes.

Aucun des rares portrait physiques, aucun des « types bretons » qu'a voulu nous camper Daudet n'est nettement individualisé, surtout sur le plan féminin.

A — Les femmes :

Les deux seules esquisses féminines un peu étendues qu'Alphonse Daudet nous ait laissées dans sa peinture des êtres en Bretagne se trouvent toutes deux dans *Jack* puisqu'il s'agit de Clarisse, la femme du père Roudic, et de Zénaïde, la fille de celui-ci ; elles sont, il faut en convenir, aussi peu bretonnes l'une que l'autre : « Clarisse était jeune, assez jolie, grande et souple, avec un air de douceur sur la figure et je ne sais quoi de faible, d'abandonné, cette attitude penchée que donne à certaines femmes la fatigue d'une chevelure trop lourde » (68). Pour bien nous montrer qu'il s'agit d'une Bretonne, le romancier est obligé

(68) *Jack*, t. I, p. 297.

de faire allusion à son costume. « Contrairement à la mode bretonne, elle était nu tête et sa jupe d'étoffe légère, son petit tablier noir, la faisaient ressembler à la femme d'un employé et non à une paysanne ou à une ouvrière » (69).

Quant à Zénaïde, la voici entrant bruyamment dans la maison pour se jeter en plein milieu d'une discussion : « Zénaïde venait d'entrer, une grosse petite boulotte, toute rouge, toute essoufflée, se jeter au plus fort de la mêlée. Celle-là n'était pas jolie. Lourde, courte, la taille mal équilibrée, elle ressemblait à son père » (70). Elle aussi n'est bretonne que par ses vêtements : « La coiffe blanche de Guérande en épais diadème, la jupe écourtée, soutenue aux hanches par un bourrelet, le petit châle, attaché très bas aux épaules, augmentaient cette tournure élargie et massive. Positivement, elle avait l'air d'une armoire » (71) observe l'écrivain non sans humour avant d'esquisser une brève étude psychologique : « Mais dans les sourcils fournis de cette brave fille, dans la coupe carrée de son menton, on sentait autant d'énergie, de force, de vouloir qu'il se trahissait de mollesse et d'abandon sur le visage de la belle-mère » (72). Certes, l'auteur a bien dégagé cet aspect mâle et viril, trait essentiel du caractère de Zénaïde, mais il s'est contenté de ce schéma sans chercher à creuser davantage.

B — Les hommes :

Les portraits masculins sont mieux réussis en particulier celui du père Roudic « rasé, tanné, et son béret de marin, un béret de laine bleue tout passé, recouvrait une vraie face de Breton, hâlée par la mer et taillée dans le roc, avec de tous petits yeux et un regard très fin, aiguë par les travaux minutieux de l'ajustage » (73). Et voici le complément psychologique : « ses petits yeux si fins, si aiguës ont conservé l'acuité de leur regard qui contraste étrangement avec cette âme naïve, aveugle et crédule, pour laquelle le mal n'existe pas » (74).

Le père Roudic est le seul ouvrier breton qui soit individualisé, car ni Lebescam, le chef d'atelier « velu qui avait de la barbe jusque dans les yeux » (75), ni Charlot le « dessinandier ce grand beau frisé », n'appa-

(69) *Ibid.*

(70) *Ibid.*, p. 299.

(71) *Ibid.*, p. 299.

(72) *Jack*, t. I, p. 299.

(73) *Ibid.*, p. 290.

(74) *Ibid.*, t. II, p. 478.

(75) *Ibid.*, t. I, p. 302.

raissent, en dépit de leur nom ou de leur prénom bretons comme des créations typiques d'Alphonse Daudet.

Les autres ouvriers n'ont été conçus par notre auteur qu'en tant que représentants d'une classe sociale et ne peuvent guère, à ce titre, nous intéresser dans cette étude : mais il faut remarquer l'observation attentive et sensible de la condition ouvrière à l'époque, comme le prouvent par exemple, ces quelques lignes qui font allusion à la séparation des travailleurs en deux catégories bien distinctes : c'est à Indret même, dans ces fameuses maisons « blanches, propres et toutes pareilles » qu'habite une partie des employés de l'usine, les maîtres, les premiers ouvriers. Les autres se logeaient sur la rive opposée (de la Loire) à la Montagne ou à la Basse-Indre (76). Par ailleurs, la description des mœurs ouvrières dans une optique naturaliste ne présente rien de spécifiquement breton, sauf peut-être l'évocation de l'alcoolisme, fléau hélas trop répandu en Bretagne pour qu'il soit besoin d'y insister, d'autant plus qu'on le trouve aussi dans d'autres régions et que la peinture de Daudet, sur ce point, pâlit un peu à côté des fresques épiques de *l'Assommoir*.

Il ne nous reste plus qu'à examiner un dernier type vraiment breton, le vieux loup de mer, à la barre du navire conduisant à Nantes pour leur fâcheuse équipée Jack et ses mauvais compagnons : « Jack se sentait gêné par un regard braqué sur le sien. Debout en face de lui, crachant de temps en temps dans ses mains pour mieux tenir la barre, le patron le fixait de ses yeux clairs qui paraissaient déteints dans sa face bronzée et tannée... mais ces vieux loups de mer, habitués à guetter la le grain, à le voir venir en ombres glissantes sur le bleu des vagues, ont des prunelles solides que rien ne fait baisser » (77). L'on sent que l'écrivain a vu ce vieux patron pêcheur, pris sur le vif comme ces quelques attitudes que nous citons ici et qui sont sans doute, avec les rares portraits que nous avons signalés, ce qu'il y a de meilleur dans la description physique des Bretons par Daudet.

C — L'allure :

Tout d'abord Zénaïde en pleureuse, quand elle s'est fait voler les sept mille francs qui devaient constituer sa dot : « Ainsi affaissée dans les plis de son costume rustique, sa coiffe blanche, prosternée en une attitude de supplication fervente, Zénaïde était bien l'image de ces grands désespoirs, de ces mornes prières qu'on aperçoit dans les coins d'églises désertes, en semaine, parmi les villages bretons » (78).

(76) *Jack*, t. I, p. 290.

(77) *Jack*, t. II, p. 389.

(78) *Ibid.*, p. 411.

Puis ce croquis plein de noblesse et de majesté « de cette démarche rythmée que Jack se souvenait d'avoir vue aux femmes bretonnes transportant l'eau (ou le sel) sur leur tête à pleines cruches et voulant concilier la hâte de leur allure et la retenue nécessaire à la charge qu'elles soutiennent » (79). Ces femmes que Balzac comparait à des cariatides.

Enfin, cette impression d'ensemble des gars et des femmes se rendant aux courses de Guérande : « Les béguins blancs apparaissent au-dessus des haies ; les gars s'avancent par bandes, bras-dessus, bras-dessous, en chantant de leurs voix rauques. L'allure, la chanson, tout est naïf, primitif, presque sauvage. Sans nul souci des messieurs en chapeau qui regardent, les femmes qui passent devant nous, le fichu de moire croisé sur leurs guimpes ont la tenue réservée et pas la moindre affectation coquette. On est venu pour voir, dame, oui ! mais non pour se faire voir » (80).

Signalons aussi « ces femmes vannant le blé entre leurs mains levées, avec des gestes d'évocation » (81).

IV - Mœurs, coutumes, traditions

En observateur perspicace et fidèle, Alphonse Daudet s'est attaché à noter avec son soin habituel les traits les plus saillants des mœurs, des coutumes, des traditions de la Bretagne. Comme nous avons déjà pu le constater à propos de la description des paysages et des êtres, nous avons à faire, sur le plan des traditions sociales aussi, à une peinture évidemment limitée à l'essentiel, parfois superficielle ou idéalisée, nécessairement incomplète ; signalons tout de suite une importante lacune, l'absence presque totale de détails concernant la nourriture et la cuisine bretonne ; dans l'ensemble toutefois, ce Méridional qui n'a guère passé, dans toute sa vie, plus de six mois dans notre province, a su nous donner un tableau assez complet et suffisamment détaillé de la vie sociale dans notre région.

A — Le travail

Daudet nous a dépeint certaines particularités, certains usages pittoresques qui se rapportent au travail et aux occupations journalières en Bretagne.

(79) *Ibid.*, p. 526.

(80) *Souvenirs lettres*, p. 240.

(81) *Contes du lundi*, p. 332.

L'élevage :

Il ne fait qu'une brève allusion à l'élevage, mais elle montre ses dons d'observateur né : « Partout, nous rencontrons le bétail groupé, dispersé, libre d'entraves et de toute surveillance » (82).

La moisson :

S'il ne s'attarde guère sur ce chapitre il nous a laissé au moins deux tableaux vivants et colorés, forts différents l'un de l'autre : d'abord la moisson en Bretagne. Voici le procédé vraiment archaïque utilisé à l'île de Houat : « Des chevaux à demi sauvages dont la race rappelle un peu celle des camarguais [nous remarquons une fois de plus la comparaison méridionale] unis par deux ou par trois, tournent étroitement dans ces cirques inégaux, foulant le grain qui fait voltiger sa poussière au soleil. Une femme les dirige, une poignée de paille à la main ; d'autres armées, de fourches repoussent le blé tout autour de l'aire ». Après le croquis pris sur le vif, selon son habitude, l'auteur essaie de rendre l'atmosphère : « La scène elle-même est d'un pittoresque primitif. Il monte de là des hennissements, des froissements de paille, des voix claires où sonnent les dures syllabes gutturales du parler breton » (83). Daudet n'oublie rien, ni les bêtes, ni les choses, ni les êtres et sait à l'occasion faire des remarques de « linguiste ».

Toute différente de la première, voici une description de moisson dans un village morbihannais qui vaut elle aussi par l'exactitude de l'observation jointe à la justesse de l'atmosphère : « Mais ce qui est vraiment beau, c'est l'amoncellement des moissons au bord de la mer, les meules dorées au-dessus des flots bleus, les aires où tombent les fléaux en mesure et ces groupes de femmes sur les rochers à pic, prenant la direction de l'air et vannant le blé entre leurs mains levées, avec des gestes d'évocation. Les grains tombent en pluie régulière et drue, tandis que le vent de la mer emporte la paille et la fait tourbillonner. On vanne sur la place de l'église, sur le quai, jusque sur la jetée, où de grands filets de pêche sont étendus, en train de sécher leurs mailles entremêlées de plantes d'eau » (84). Description de la moisson avec une brève esquisse de la pêche si importante en Bretagne.

La récolte du goémon :

A côté de la moisson terrestre, voici une moisson singulière et

(82) *Souvenirs, lettres*, p. 253.

(83) *Souvenirs, lettres*, p. 259.

(84) *Contes du lundi*, p. 332.

typiquement bretonne: «c'est la récolte du goémon». Daudet s'est complaisamment attardé sur cette tradition locale dont il a décrit avec minutie et précision toutes les étapes qu'il n'a pu voir qu'en Bretagne sans oublier de rendre une atmosphère très particulière dont il a senti et compris la beauté.

Voici d'abord cette pittoresque description des algues qui doivent être récoltées: «Chaque lame, en déferlant sur le rivage laisse sa trace en une ligne ondulée de végétations marines, goémon ou varech».

Après ces notations objectives et précises — le goémon s'appelle varech en Bretagne — voici des détails bien observés: «Lorsque le vent souffle, les algues courent en bruissant le long de la plage, et aussi loin que la mer se retire sur les roches, ces longues chevelures mouillées se plaquent et s'étalent. On les recueille par lourdes gerbes et on les amoncelle sur la côte en meules sombres, violacées, gardant toutes les teintes du flot, avec des irisements bizarres de poisson qui se meurt ou de plante qui se fane» (85).

Tout ceci est pris sur le vif et décrit avec talent: «Quand la meule est sèche, on la brûle et on en tire de la soude» (d'où l'on extraira l'iode) a noté Daudet qui décidément s'intéresse à tout, même à l'économie de la région comme nous avons déjà pu le constater à propos de l'élevage.

Mais venons-en à la récolte elle-même: elle donne lieu «sur ces côtes sauvages et austères, où flotte la salubre odeur iodée des algues, à des scènes d'un grand caractère et les lentes fumées qui s'étirent sur les landes, à certaines époques, ajoutent encore à la mélancolie des paysages» (86). La description d'Alphonse Daudet illustre pour ainsi dire ce passage.

Tout d'abord la localisation de la scène: «Cette moisson singulière se fait en bas des roches, dans cet espace neutre que la marée envahit et découvre tour à tour» (86). Notation un peu vague que notre auteur complète et précise ainsi: «à la marée descendante, parmi ces mille petits lacs si limpides que la mer en se retirant laisse à sa place» (87). Maintenant une brève esquisse de la récolte: «Hommes, femmes, enfants, les jambes nues, s'engagent entre les roches glissantes, armés d'immenses râtaux» (87). Deux lignes où tout est suggéré plutôt que dit, mais qui n'en sont pas moins très évocatrices. Daudet s'attarde un peu plus sur le transport des algues, en choisissant,

(85) *Contes du lundi*, p. 332.

(86) *Guide bleu: Bretagne*, p. 212.

(87) *Contes du lundi*, p. 333.

selon une habitude qui nous est désormais familière deux ou trois exemples caractéristiques : « Le goémon ramené, amassé, est chargé sur des charrettes attelées de bœufs sous le joug qui traversent péniblement, la tête basse, le terrain accidenté. De quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit de ces attelages. Parfois, à des endroits presque inaccessibles où on arrive par des sentiers abrupts, un homme apparaît conduisant par la bride un cheval chargé de plantes tombantes et ruisselantes. Vous voyez aussi des enfants transporter sur des bâtons croisés en brancards leur glane de cette moisson marine. Tout cela forme un tableau mélancolique et saisissant » (88). Transition naturelle de Daudet lui-même pour passer à la peinture de l'atmosphère qui est, comme presque toujours chez notre auteur, parfaitement rendue, même si elle n'est pas exemple d'une austère idéalisation : « La menace de la mer est là, et ce qui achève de solenniser le spectacle, c'est que, pendant cette récolte faite aux sillons de la vague comme pendant la moisson de terre, le silence plane, un silence actif, plein de l'effort d'un peuple en face de la nature avare et rebelle. Un appel aux bœufs, un « trr » aigu qui sonne dans les grottes, voilà tout ce qu'on entend. Il semble qu'on traverse une communauté de trappistes, un de ces couvents où l'on travaille en plein air avec une loi de silence perpétuel. Les conducteurs ne se retournent pas même pour vous regarder passer, et les bœufs seuls vous fixent d'un gros œil immobile » (89).

Amorce de comparaison entre la moisson terrestre et la moisson marine qui possèdent au moins un « facteur commun » *le silence*, qui est bien le trait saillant de cette atmosphère de travail et d'efforts.

Le marché :

Voici au contraire « l'animation et le train d'un jour de marché débordant jusque sur le port » de Saint-Nazaire. Tout le quai était jonché de paquets de verdure, de paniers de fruits, de volailles liées deux à deux et battant des ailes par terre en piaillant. Devant leur étalage, paysannes et paysans bretons, alignés debout les bras ballants, attendaient tranquilles et muets qu'il leur vint quelque pratique. Pas de hâte, pas le moindre appel aux passants » (90). Évidemment, la description de Daudet ne saurait rivaliser avec celle du marché de Goderville brossée par Maupassant au début de *La Ficelle*, du moins la sent-on elle aussi vécue ; d'ailleurs elle se complète par un autre aspect qui forme à lui seul un second marché, beaucoup plus vivant : « Pour faire contraste

(88) *Contes du lundi*, p. 333.

(89) *Ibid.*, p. 334.

(90) *Jack*, t. II, p. 452.

(avec le calme des paysans), une foule de petits forains, l'éventaire chargé de cravates, de porte-monnaies, d'épingles ou de bagues, circulaient bruyamment, en proposant leurs marchandises» (91). Ces forains que l'on trouve aussi aux alentours des usines d'Indret «étalant leurs marchandises en plein air, des blouses, des souliers, des chapeaux, des foulards, cette pacotille ambulante qu'on trouve autour des camps, des casernes, des fabriques» (92).

B - La Religion

Alphonse Daudet n'a pas manqué d'être frappé par l'importance de la religion en Bretagne nous le voyons souvent essayer de traduire cette atmosphère mystique si caractéristique de cette région : «Tout ce côté de la Bretagne vous donne un peu l'impression d'un grand couvent» (93) écrit-il de la région de Guérande et il n'hésite même pas à idéaliser la description des paludiers que leur «longue blouse blanche grandit et fait ressembler de loin à des dominicains ou à des prémontrés» (93).

De même le silence des pêcheurs de goémon lui fait penser à «une communauté de trappistes, un de ces couvents où l'on travaille en plein air avec une loi de silence perpétuel» (94). Il parle aussi de «coiffes conventuelles de Bretagne». Ce ne sont là que des impressions personnelles et toutes subjectives de l'auteur, d'ailleurs elles sont complétées par quelques croquis pris sur le vif et qui sont autant de témoignages de la piété populaire en Bretagne. Citons entre autres les béguins blancs des femmes de Guérande ; les «images de sainteté accrochées partout avec des chapelets de toutes sortes» (95) dans la chambre de Zénaïde, la commode où une Vierge en cire avec son enfant Jésus, mettait sa blancheur d'image ; la grand'messe des fêtes de Guérande dont cette simple phrase à la concision toute latine «l'église pleine fait la ville déserte pour deux heures» (96) traduit la ferveur populaire, l'émotion ressentie. Mentionnons encore au cours d'une bénédiction de la mer malgré l'expression artificiellement gauche et faussement «populaire» (il s'agit d'une citation des *Carnets Inédits*) : «Ça vous faisait ça dans le dos, et puis ça revenait par là, en vous faisant comme ça et comme ça...

(91) *Ibid.*

(92) *Ibid.*

(93) *Souvenirs lettres*, p. 241.

(94) *Contes du lundi*, p. 334.

(95) *Jack*, t. I, p. 304.

(96) *Souvenirs lettres*, p. 238.

puis on s'en allait dans un coin pour pleurer (tout cela pour indiquer qu'on était ému)» (97).

Mais ce que Daudet a longuement décrit c'est une tradition, particulière à l'île de Houat et se rattachant à la religion, l'importance prépondérante de «M. le Curé le plus haut personnage de l'île et sa véritable originalité» (98).

En effet «l'isolement et les conditions particulières de la vie avaient développé dans les îles Houat et Hoëdic, un particularisme local et des usages dont l'administration elle-même dut tenir compte, ces coutumes et usages constituant un régime communautaire et théocratique furent codifiés en 1822 dans la «charte d'Hoëdic» qui eut force de la loi jusqu'en 1880: les «recteurs pratiquement et d'après les traditions exerçaient presque toutes les fonctions publiques» (99).

Illustrant ce texte documentaire un peu aride, voici les réflexions de Daudet qui prouvent qu'il s'est longuement renseigné sur place, selon son habitude: «Ici le prêtre réunit tous les pouvoirs, absolument comme un capitaine à bord. A son autorité sacerdotale, il ajoute celle de ses fonctions administratives. Il est maire adjoint dans le village, syndic des gens de mer, il a aussi la surveillance des ouvrages militaires, forts ou fortins, construits dans l'île et qui en temps de paix, sont dépourvus de gardien. Qu'une contestation s'élève entre marins, à propos d'un casier de homards, d'une distribution de part de pêche, voici M. le Curé passé juge de paix. Qu'on fasse un peu trop de tapages, à l'auberge le dimanche soir, vite il roule une écharpe sur sa soutane et remplit à l'occasion les fonctions de garde-champêtre» (110). Description intéressante parce que nous connaissons, autant que les fonctions du recteur, la vie des pêcheurs de l'île, leurs occupations et leurs distractions habituelles. D'ailleurs le tableau va se compléter, car Daudet s'est informé du passé et ne peut s'empêcher de nous apprendre ce qu'il a recueilli: «Il n'y a pas longtemps le recteur descendait à des emplois encore plus infimes. Il avait le monopole des boissons et les faisait distribuer par une sœur à travers un guichet. Il avait aussi la clef du four banal où chacun vient cuire son pain» (100). Notre auteur ne se contente pas de constater, il essaie d'expliquer: «C'étaient là des précautions d'exil, la réglementation des vivres de mer introduite sur cette île livrée au hasard des flots comme un navire» (101).

(97) *Carnets inédits*, p. 198.

(98) *Jack*, t. II, p. 362.

(99) *Guide bleu: Bretagne*, p. 565.

(100) *Souvenirs, lettres*, p. 256-257.

(101) *Ibid.*, p. 257.

Nous terminerons ces notations sur la religion en évoquant avec Daudet l'école, le dispensaire et même le télégraphe, car c'est la seule fois que l'écrivain parle de ces institutions dont s'occupent, à l'île de Houat des religieuses: «A côté de la cure, l'école mixte pour les garçons et pour les filles, dirigée par des religieuses qui se chargent aussi de distribuer à tous ces pauvres gens des médicaments, des soins et des conseils. Dans la maison des sœurs, vient aboutir aussi le télégraphe sous-marin qui relie Houat à Belle-Isle et au continent. C'est une sœur qui reçoit et transmet les dépêches, vu en passant sa cornette empesée penchée derrière la vitre sur l'aiguille électrique» (102).

C - Fêtes et amusements

Si la Bretagne est une terre de travail, de piété, c'est aussi une terre de folklore: Alphonse Daudet qui s'est toujours montré vivement attaché au folklore provençal, ne pouvait manquer de s'intéresser au folklore breton et de fait nous trouvons dans son œuvre, de la simple allusion au tableau le plus détaillé, plusieurs évocations de jeux, de fêtes; des chants et danses de notre région.

Parmi les jeux populaires pratiqués en Bretagne — et ils sont nombreux — le romancier ne fait qu'une brève allusion aux «parties de bouchon, ce fameux jeu de «*galoche*» que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège» (103). Et encore faut-il remarquer qu'il n'a peut-être vu ce jeu, sur lequel il ne donne aucune précision et qui semble être selon Littré une sorte de jeu de palets, qu'à Paris et non en Bretagne, justement auprès de ces «mobiles bretons» dont il fut le compagnon d'armes au fort Montrouge pendant le terrible siège de 1871» (104).

Daudet se montre (heureusement) plus détaillé à propos des chants et des danses dont l'importance n'est pas moins grande en Bretagne qu'en Provence. Voici quelques exemples suffisamment caractéristiques, un peu confus d'ailleurs, d'abord parce que l'écrivain mélange le plus souvent danses et chants — dont il a noté quelques airs et surtout parce qu'il ajoute un certain nombre d'éléments pour ainsi dire en marge de façon à mieux rendre l'atmosphère.

A Guérande, comme presque partout en Bretagne, les danses font partie de la fête locale qui se déroule le jour des courses de la ville: «On prépare des illuminations, des lanternes de couleur dans les grands arbres des promenades, un feu d'artifice sur la place de l'Église, une

(102) *Souvenirs, lettres*, p. 258.

(103) *Contes du lundi: L'enfant Espion*, p. 39.

(104) *Contes du lundi: Souvenirs du fort Montourge*, p. 124.

estrade au bas des remparts pour les joueurs de biniou» (105). Tout est prêt pour les danses, mais «la pluie vient déranger la fête» et cependant on n'abandonne pas. «On a parlé de danser un branle et on le dansera malgré la pluie. Ah dame; oui dame!... Bientôt toute cette jeunesse s'installe à droite et à gauche dans les salles basses des cabarets. Les uns dansent au son des binious, les autres «au son des bouches» comme ils disent par là. Les planches tremblent, les lampions sont épaissis de poussière, et le même refrain lent et mélancolique retentit partout lourdement» (106). Tableau pris sur le vif, observation sobre et précise, atmosphère que suffisent à évoquer quelques détails significatifs, entre autres les interjections «couleur locale» procédé évidemment un peu facile, et surtout l'appréciation assez exacte du son du biniou, bien différente de la caricature présentée par Numa Roumestan. Pour glorifier le tambourin provençal, Numa n'hésite pas à faire du biniou l'instrument de musique des primitifs: «Quelle différence, déclare-t-il, entre le biniou breton, grossier, criard, fait pour mener les rondes d'esquimaux au bord de la mer sauvage, et le tambourin de Provence, si svelte, si élégant» (107). Mieux vaut ne pas insister sur une caricature si évidente!

A Quiberon, c'est à l'occasion des régates que Daudet a pu glisser dans ses fameux *Carnets* ces quelques notes écrites au fil de la plume: «Les danses sur la place devant l'hôtel — Fendons le bois — Le Roi — Chauffons le four — l'Amour — Chandelles à terre, Lanternes sur les charrettes, voitures en cercle. Elles s'en vont peu à peu, éteignant tout un côté de la place, emportant un lambeau de la ronde qui continue dans les ténèbres: Fendons le bois — Le Roi — J'aime bien les cotillons rouges — J'aime mieux les cotillons bleus» (108). Voici un dernier tableau plus étendu, et aussi plus simple et plus vrai, des danses traditionnelles du dimanche soir, devant le cimetière du petit village morbihannais, au bord de la mer: «Pendant qu'un peu de lumière monte encore des vagues au long de la jetée, les groupes de filles et de garçons se rapprochent. Les rondes se forment, et une voix grêle part d'abord toute seule sur un rythme simple qui appelle le chœur après lui: c'est dans la cour du Plat-d'Étain... Toutes les voix redisent ensemble: c'est dans la cour du Plat-d'Étain. La ronde s'anime, les cornettes blanches tournoient, s'entr'ouvrent sur les côtés comme des ailes de papillon. Presque toujours le vent de la mer emporte la moitié

(105) *Souvenirs, lettres*, p. 245.

(106) *Ibid.*, p. 246.

(107) *Numa Roumestan*, p. 72.

(108) *Carnets inédits*, p. 157.

des paroles: ... perdu mon serviteur... portera mes couleurs. La chanson en paraît encore plus naïve et charmante, entendue par fragments, avec des élisions bizarres telles qu'en renfermant les chansons de pays composées en dansant; plus soucieuses du rythme que du sens des mots» (109). Tous ces détails relèvent de l'observation la plus minutieuse et la plus exacte, mais ils préparent déjà l'idéalisation poétique et féérique qui vient couronner la scène: «Sans autre lumière qu'un vague rayon de lune, la danse semble fantastique. Tout est gris, noir ou blanc, dans une neutralité de teinte qui accompagne les choses rêvées plutôt que les choses vues. Peu à peu, à mesure que la lune monte, les croix du cimetière, celle du grand calvaire qui est au coin, s'allongent, rejoignent la ronde et s'y mêlent» (110). Daudet se montre sensible au pittoresque de la danse au clair de lune et sans doute même en rajoute-t-il! Ne sommes-nous pas au pays des korrigans et des fées, mais arrêtons-nous avant que la danse fantastique ne devienne la Danse Macabre!!!

Le séjour de Daudet en Bretagne lui a permis de voir un certain nombre de fêtes locales, il n'en a retenu que deux, les régates de Quiberon et les courses de Guérande. Pour la première de ces fêtes, notre auteur n'a pris que de simples notes, qu'il faut aller chercher dans ses *Carnets Inédits*: «Les régates. Au large dans le bateau de M... l'arrivée des yachts auxquels nous servions de but. Bateau de Concarneau absolument ivre, têtes de noyés. Puis le grand silence, ciel bleu, l'eau sonore apportant un coup de fusil, éclats de voix de Port-Haliguen perdu au loin et invisible. Puis la fête sur le quai, la foule, les binious. Danse de matelots. La table du commissaire de marine distribuant les prix en tenue de sous-préfet» (111). Dans cette peinture si rapide et si peu «littéraire» où nous trouvons à vrai dire peu de détails précis sur les régates elles-mêmes apparaît bien, une fois encore ce qui semble être la qualité maîtresse dans les descriptions de Daudet, l'art, sinon de rendre complètement vrais au moins d'esquisser une atmosphère, ici, l'ambiance de kermesse inséparable des régates — une ambiance que nous allons d'ailleurs retrouver au cours de la longue fresque, à la fois précise et pittoresque des courses de Guérande: «seules les fêtes, en dehors du samedi, jour de marché, peuvent donner de l'animation à cette petite ville, morte en temps ordinaire. La journée des courses qui se déroulent le deuxième dimanche d'août (la seule fête que Daudet ait eu la chance d'observer pendant son séjour à Gué-

(109) *Contes du lundi*, p. 335.

(110) *Ibid.*, p. 336.

(111) *Carnets Inédits*, p. 157.

rande) est certainement l'une des réjouissances les plus animées dans cette ville, si nous en jugeons d'après le tableau brossé par l'écrivain. Avant les courses elles-mêmes, quelques indications sur l'arrivée du public, très varié, comme nous allons voir : « C'est un va-et-vient de voitures amenant des baigneurs et des baigneuses du Croisic, du Pouliguen. Des charrettes chargées de paysans, de grands carrosses antiques qui ont l'air de sortir d'un conte de fées, des carrioles de louage, où se juche une vieille douairière des environs entre sa chambrière en coiffe et son page en sabots » (112). Suit une description assez détaillée des costumes des métayers, paludiers, paysans et paysannes. « Tout le monde s'éparpille dans les vieilles rues et se réunit une heure après au champ de courses, à un kilomètre de la ville, dans une plaine immense que domine l'horizon » (113). Le public est là, les courses peuvent commencer : « Les courses de Guérande sont de deux sortes : il y a d'abord la course citadine, un de ces steeple-chases de province comme nous en avons vu cent fois. Des cartes vertes aux chapeaux, quelques rares voitures rangées dans l'enceinte, des effets d'ombrelles et de robes traînantes, le tout à l'imitation de Paris » (114). Après cette pointe de satire aimable, Daudet passe très rapidement « cela ne peut être intéressant pour nous » et il faut nous entendre : car nous sommes avides de « couleur locale » c'est pourquoi « les courses de mulets et de chevaux du pays nous ont singulièrement amusé. C'est sur les courses de mulets que Daudet s'attache complaisamment : « C'est le diable de mettre en ligne ces petits mulets bretons doublement entêtés » (115). Allusion malicieuse de notre auteur, ce sont des mulets, l'entêtement de ces bêtes est proverbial, tout comme celui des Bretons... « La musique, les cris, le bourdon des tribunes les effrayent » (les mulets). Il y en a toujours quelqu'un qui emporte son cavalier en sens contraire, et il faut du temps pour le ramener » (116), esquisse d'atmosphère et croquis pris sur le vif comme presque toujours chez Daudet. Nous étudierons plus loin le costume, mais il faut faire exception pour celui de ces « jockeys » d'un jour qu'il convient de citer ici : « Les gars qui montent les mulets ont des bonnets catalans de couleur écarlate, la veste pareille, de grandes braies courtes et flottantes, les jambes et les pieds nus ; pas de selles seulement des brides que les mulets tirent de côté avec un mauvais vouloir remarquable » (117). Bonne observation du cavalier

(112) *Souvenirs lettres*, p. 237.

(113) *Souvenirs lettres*, p. 241, 42, 43.

(114) *Ibid.*

(115) *Ibid.*

(116) *Souvenirs lettres*, p. 242, 43.

(117) *Ibid.*

faisant corps avec sa monture au point de ne plus former qu'un seul ensemble dans la course, ainsi que nous le dépeint l'auteur : « Enfin les voilà partis. On les aperçoit dans la plaine, lancés au grand galop. Les casques rouges sont terriblement secoués et les jambes droites et tendues s'efforcent de maintenir la monture dans la ligne tracée par les cordes » (118) ce qui n'empêche pas les incidents : « Au tournant surtout, plus d'un cavalier s'en va rouler sur l'herbe de l'enceinte, mais la course n'est pas interrompue pour cela. Le paludier, propriétaire de l'animal, s'élance aussitôt, laisse son malheureux jockey se relever tout seul et, dans sa grande blouse qu'il n'a pas eu le temps de quitter, enfourche lui-même sa bête » (119). L'humour de l'écrivain montre qu'il sait apprécier l'imprévu surtout quand il est comique ! Mais l'observateur reparait aussitôt pour noter les réactions de la foule bien différentes dans les tribunes de celles du « pourtour » : « On sourit dédaigneusement sur les tribunes, mais là-bas, le peuple breton, perché dans les arbres, rangé dans les fossés, trépigne de joie et pousse d'énergiques acclamations. Chacun naturellement prend parti pour les bidets de sa commune. Les gens du bourg de Batz, de Saillé, du Pouliguen, d'Escoublac, de Piriac, guettent les « pays » au passage excitant les cavaliers, sortent même des rangs pour taper sur les mules à grands coups de chapeaux et de mouchoirs. Il n'est pas jusqu'aux coiffes blanches qui ne se dressent tout à coup, en papillonnant au vent de mer, pour voir passer Jean-Marie Mahé ou Jean-Marie Madec ou quelque autre Jean-Marie » (120). Dans ce tableau vivant et coloré, c'est évidemment l'attitude des « gens du pays » qui intéresse Daudet et cet aspect de couleur locale s'accroît encore par la mention des noms bretons et surtout du prénom Jean-Marie, si usité en Bretagne. Achevons avec Daudet cette peinture des courses par celle des « chevaux et juments du pays, un peu moins têtus, un peu moins sauvages, mais plein d'ardeur tout de même et se disputant vaillamment le prix de la course » (121) et concluons sur l'ensemble de la description : les scènes de courses ne sont pas rares chez les Réalistes et les Naturalistes ; on en trouve par exemple, chez Flaubert, dans *l'Education Sentimentale* et chez Zola dans *Nana*, mais nous avons pu apprécier chez Daudet, sans parler du talent descriptif de l'écrivain, l'originalité de courses bien particulières et typiquement locales.

(118) *Ibid.*, p. 242.

(119) *Ibid.*, p. 243.

(120) *Souvenirs, lettres*, p. 243.

(121) *Ibid.*, p. 244.

C - Les costumes

Le costume fait partie de l'aspect folklorique, mais il mérite à lui seul tout un chapitre car l'observateur perspicace qu'est Daudet n'a pas manqué de remarquer et de décrire les toilettes féminines si artistiques et spécialement les coiffes si pittoresques qui se portaient encore quotidiennement à l'époque où ils les a évoquées, sans négliger pour autant les costumes masculins. Les costumes du Morbihan n'ont guère retenu l'attention du romancier, puisqu'il n'y fait que deux brèves allusions : la première au sujet de la coiffe plate et du chapeau du Morbihan n'offre guère d'intérêt, la deuxième et dernière, vague et banale, nous affirme justement qu'à l'île de Houat, il n'y a « rien de frappant dans le costume : de pauvres vêtements sans dessins et décolorés, des fichus jaunis abritant des figures terreuses et hâlées » (122). Par contre, les costumes de la région de Guérande sont évoqués à maintes reprises et décrits avec une minutieuse exactitude, parce qu'ils contribuent à donner « une illusion d'archaïsme » trait de couleur locale cher à notre auteur.

« Les courses de Guérande étaient une occasion unique pour l'observateur de contempler et de photographier pour ainsi dire les costumes locaux et Daudet n'y a pas manqué :

Les hommes :

« Les hommes ont deux costumes bien différents ; les métayers portent la veste courte, le col montant et un foulard de couleur posé en jabot qui les crête en coqs de villages » (123). Détail précis peut-être un peu forcé de façon humoristique. Mais les grands conservateurs de la tradition, ce sont les paludiers ou les saulniers (sic) chargés de récolter le sel des marais salants, comme les appelle Daudet, « vêtus de l'ancien costume guérandais, la longue blouse blanche descendant jusqu'à mi-jambe, les braies blanches aussi, serrées de jarretières au-dessus du genou et le tricorne noir, orné de chenilles de couleur et de boucles d'acier. — le chapeau se place sur la tête de différentes façons. Les gens mariés le portent « en bataille » comme les gendarmes ; les veufs, les garçons en tournent les pointes d'autre manière » (124). Cette peinture, à la fois précise et pittoresque, s'avère rigoureusement exacte. Si ces habits ne se portent plus guère à notre époque que les jours de fête (et notamment le jour des courses), des exemples en sont encore conservés au musée du Vieux Guérande.

(122) *Souvenirs, lettres*, p. 254.

(123) *Souvenirs, lettres*, p. 238.

(124) *Ibid.*, p. 239.

Les femmes:

«Les femmes ont des coiffes blanches terminées en pointe avec un bourrelet de broderies au-dessus des bandeaux plats et des barbes flottantes ou de longs bavolets tuyautés pour les pêcheuses et les saulnières (sic), des juges plissées à gros plis, des guimpes rondes autour du cou» (125). La description des femmes est aussi soignée que celle des hommes, mais il faut remarquer l'habileté de l'écrivain qui sait insister sur le trait le plus caractéristique de ce costume, la coiffe, seul vestige d'autrefois qui soit encore porté aujourd'hui, la «grande coiffe» accompagnée du «petit châle vert» (126), «la coiffe blanche de Guérande en épais diadème» que porte Zénaïde avec «le petit châle attaché très bas aux épaules» (127) ou «les coiffes étoffées, papillonantes, qui ont la blancheur et le scintillement du sel» sur la tête des femmes de paludiers. La coiffe est une pièce si importante du costume breton que son absence — exceptionnelle — est aussitôt remarquée, comme notre auteur sait l'indiquer à propos de «la femme de Roudic»: «Contrairement à la mode bretonne, elle était nu-tête» (128).

Achevons cette revue des costumes en rappelant pour mémoire la tenue des jockeys improvisés aux courses de Guérande, avec leurs «bonnets catalans de couleur éclarlante, la veste pareille, de grandes braies courtes et flottantes» (129).

Nous l'avons dit, la peinture des mœurs provençales est beaucoup plus complète que celle des mœurs bretonnes et pourtant, la seule description concernant le mariage — en l'occurrence des cadeaux de mariage — que l'on trouve dans l'œuvre de Daudet appartient à la Bretagne. Le romancier ne nous décrira pas le mariage de Zénaïde Roudic avec le brigadier Mangin — qui aurait pourtant pu être «couleur locale» — mais il nous dresse un véritable inventaire des cadeaux offerts à la future mariée: «On avait sorti tous les trésors et ils étaient encore là, étalés sur la large commode où une Vierge en cire avec son enfant Jésus mettait sa blancheur d'image. Au près d'elle, douze petites cuillers en vermeil luisaient dans leur écrin ouvert, puis une cafetière en argent, un livre de messe à fermoirs, une boîte à gants et tout autour les paperasses froissées, les faveurs bleues ou roses qui avaient servi à nouer toutes ces surprises arrivées du château» (130). Après ces

(125) *Ibid.*, p. 238.

(126) *Souvenirs, lettres*, p. 245.

(127) *Jack*, t. I, p. 299.

(128) *Ibid.*, p. 288.

(129) *Souvenirs, lettres*, p. 242.

(130) *Jack*, t. II, p. 362.

cadeaux d'un certain prix offerts par la direction des forges d'Indret, où le père Roudic est chef d'atelier, voici « les offrandes plus humbles des femmes d'employés ou de contremaîtres. Le voile, la couronne dans des cartons expédiés de Nantes et offerts en commun par Madame Kerkabeleck et Madame Lebelleguic; Madame Lemoallic avait envoyé une horloge, Madame Lebescam un tapis de table, d'autres des ouvrages au tricot, au crochet, une bague en verre, une image de sainteté, un flacon d'odeur, et enfin « deux mariés du bourg de Batz » en coquillages, deux raides petites poupées habillées de coquilles, dont les teintes variées reproduisaient le costume pittoresque du pays, le plastron doré sur l'épaisse jupe claire de l'épousée et la veste courte, les braies bouffantes du mari » (131). Dans ce bric-à-bras assez hétéroclite, nous remarquons, outre la couleur locale des noms bretons qui sentent un peu leur fabrication, l'utilité de tous les présents, chose traditionnellement admise en Bretagne — exception faite de cette dernière description de costumes bretons sur coquillages, objets qui existaient déjà à l'époque de Daudet et n'ont cessé d'être fabriqués depuis, au point de donner naissance à une nouvelle industrie artisanale.

Conclusion

Mais, comme l'a très bien noté Alexander Kruglikoff « on ne peut pas demander à une œuvre littéraire d'être un véritable glossaire, un livre de références des coutumes et des usages d'une localité » (132). Voilà qui suffirait à excuser Daudet s'il en était besoin si la description des mœurs et les coutumes provençales, pourtant si étendue et si détaillée, reste malgré toute incomplète, comment la peinture des traditions sociales de la Bretagne — limitée pratiquement, répétons-le encore une fois, aux seuls départements de la Loire-Atlantique et du Morbihan — pourrait-elle ne pas l'être ?

Elle reste tout de même suffisamment riche et variée et toujours intéressante sur le plan littéraire et artistique.

Conclusion

Au terme de cette étude, quel jugement peut-on porter sur la Bretagne vue par Alphonse Daudet ? Quel intérêt peut-on trouver à la description qu'en a donnée l'écrivain ? Sans doute est-elle très res-

(131) *Ibid.*

(132) A. Kruglikoff: *A. Daudet et la Provence*, p. 241.

treinte, mais on ne peut reprocher à notre auteur de n'avoir pas décrit ce qu'il n'a pas vu ; sans doute comporte-t-elle les insuffisances que nous avons marquées, les lacunes que nous avons relevées, les notations superficielles (rarement), conventionnelles que nous avons dénoncées, mais on peut excuser Daudet de n'avoir pu pénétrer l'essence des choses, d'abord parce qu'il n'a passé que fort peu de temps en Bretagne, mais aussi parce qu'il est resté fidèle à son tempérament, plus artiste que psychologue, il faut le reconnaître : certes Daudet se montre toujours un observateur attentif, mais souvent aussi l'imagination reproductrice et son âme de poète le poussent à idéaliser ses tableaux, dont il finit par ne plus voir que le côté pittoresque. Mais ce qui est un défaut pour le fond devient une qualité pour la forme ; car c'est bien ce style de poète, nerveux, imagé, plein de couleur et de vie qui fait la véritable originalité d'Alphonse Daudet et l'unité de son œuvre : comme Chateaubriand, Flaubert ou Maupassant, il a un style qui lui est propre et se retrouve aussi bien dans ses descriptions provençales que dans ses peintures bretonnes. Ne serait-ce qu'à cause de ses qualités littéraires — mais nous avons constaté au cours de cette étude qu'elles ne sont pas les seules — son tableau de la Bretagne devrait lui valoir une place sinon de tout premier plan, du moins honorable dans toute anthologie de textes consacrés à cette province ; il mérite mieux que l'oubli dans lequel il est justement tenu et si notre étude contribuait à faire connaître cet aspect méconnu d'un Daudet peintre de la Bretagne, alors nos efforts n'auraient pas été vains.

Albert FOULON.